

souples et petits, vous vous en réjouiriez pour la mère-patrie, mais vous en seriez humilié pour eux-mêmes.

Ces journalistes-renégats nous sont excessivement précieux, car malgré leur stupide avilissement ils ne manquent pas d'une certaine imagination. Vous ne devineriez jamais ce qu'ils ont inventé pour faire durer le plus long-tems possible l'état de choses actuel ! A tous ceux qui demandent quelque réponse libérale, quelque concession pour le peuple, ou simplement l'accomplissement de quelque promesse faite au pays par ses chefs lorsqu'ils étaient dans l'opposition, ils leur répondent adroitement que cela sent la rébellion, la république, l'annexion aux Etats-Unis. Ils représentent l'Américain comme un féroce croque-mitaine qui va dévorer tout crus les bons canadiens-français ; qui va leur enlever leurs terres, leurs maisons, leur religion ! Il faut que ces journalistes-là, comptent beaucoup sur la crédulité de leurs compatriotes, car l'on n'a jamais vu les peuples émigrer vers le nord ; on ne verra jamais l'Américain quitter son beau climat, son sol fertile pour aller acheter à grands frais le droit de geler et de mourir de faim sur les bords du Saint-Laurent où le robuste et actif Jean-Baptiste peut seul résister aux frimats.

Il faut que ces journalistes-là comptent surtout sur la bonhomie des habitants de leurs campagnes pour les effrayer par des contes comme ceux qu'ils débitent touchant les dangers que serait courir à leurs institutions religieuses, le contact des citoyens de la république voisine parmi lesquels tous les ordres religieux persécutés en Espagne, en Italie, en Piémont, c'est-à-dire dans les seules contrées de l'Europe exclusivement catholiques, trouvent un refuge honorable, la considération qu'ils méritent par leurs talents, et la protection que les lois des Etats-Unis accordent aux hommes de tous les pays, de toutes les dénominations, aux princes, aux rois comme aux émigrés irlandais que la famine a chassés de leur île.

Mais mon cher lord, je vous entretiens de choses un peu sérieuses et vous attendez peut-être de moi dans notre correspondance privée quelques détails récréatifs sur le pays que j'habite, sur les hommes que j'ai dû accepter comme mes ministres et sur une foule d'autres objets propres à vous distraire un peu du poids fatigant des affaires ; pardonnez mes longueurs ; je vais tâcher de les réparer par quelques petites scènes de mœurs coloniales que j'écris sur une feuille à part afin que vous les puissiez communiquer à nos amis qui ne savent sans doute point tout ce que j'endure sur cette terre d'exil.

[Les occupations multipliées du rédacteur *en-chef* du *Fantasque* ne lui ayant pas laissé le tems de traduire la fin de l'intéressante dépêche de lord Elgin, force nous est d'en remettre la publication à samedi prochain.]

---

Le représentant du comté de Montmorency ne veut pas jouer son mandat. Il n'a pas la même considération pour ses constituants, car il ne se fait nul scrupule de les jouer toutes les fois que l'occasion s'en présente.

---

Le rédacteur-en-chef-député attribue l'opposition que suscite sa politique à des rancunes personnelles ! L'aimable caractère que doit posséder l'estimable individu contre lequel les quatre cinquièmes de ses compatriotes ont des rancunes personnelles à venger ! C'est lui qui le dit.

---

Les lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que l'auteur de *Mon Oncle Briche* nous a transmis la fin de cette petite nouvelle qui paraîtra au prochain numéro. C'est pour le coup que chacun s'écriera : Mieux vaut tard que jamais.